

## Histoire de la civilisation moderne

M. Emmanuel LE ROY LADURIE, professeur

Notre cours d'histoire rurale, et notre séminaire d'ethnographie historique de la Haute-Ariège ont tenté de mettre sur pied la monographie exemplaire d'un village : Montaillou, connu de 1300 à nos jours, par la documentation, et initialement par les registres de l'Inquisition de Pamiers de 1320 (voir notamment les publications de J. DUVERNOY).

*Qu'est-ce qui fait courir Untel ?* demandait à peu près, voici longtemps, le titre d'un livre ou d'un film à succès, aujourd'hui fort oublié. Quest-ce qui fait donc marcher, courir, vibrer l'homme de Montaillou, vers 1300-1325 ? Quelles sont les motivations fondamentales, les centres d'intérêt qui, par-delà les pulsions biologiques de base (alimentation, sexe), donnent un sens à l'existence de cet homme ? En un mot quelles sont les données essentielles de la vie, ou les représentations mentales *that make him tick*, qui font faire *tic-tac* au Montalionais, comme disent en un style pittoresque les Anglo-saxons. Je me suis bien souvent posé des questions de ce type, en général, à propos des paysans français d'Ancien Régime. Impossible bien sûr de trouver une réponse qui soit pertinente et valable à l'échelle d'une nation. Mais au niveau d'une petite communauté, soigneusement explorée, telle qu'est Montaillou vers 1310, il devient raisonnable de formuler le problème, et de lui chercher une solution.

Nos documents nous ont permis de percer la croûte superficielle des relations féodales et seigneuriales, cette croûte fraîche et nourrissante dont se contentèrent si longtemps par suite de la limitation des textes même, et, pour le meilleur d'une érudition de bon aloi, les historiens des paysanneries les plus anciennes. Au delà de la communauté d'habitants et de l'organisation municipale de droit ou de fait, qui de toute façon n'est pas douée d'importance majeure à Montaillou ; au delà de la minuscule « élite » villageoise, nous sommes parvenus jusqu'à l'unité de base, paysanne et populaire, que les textes nous ont livrée comme essentielle : la *domus*, ou l'*ostal* de tout un

chacun. La maison est à la fois bâtisse et famille ; elle est principe d'unification des biens et des hommes ; elle compte donc au premier chef, pour des paysans qui ne sont pas encore obsédés, comme le seront leurs homologues de l'époque contemporaine, par le problème de la terre. Nous avons rencontré, au passage, « l'étoile » et « la bonne fortune » de la *domus*. Réalité astrale ! S'efforcent de la préserver les héritiers, qui procèdent pour cela au prélèvement des parcelles d'ongle et de poil, à partir du cadavre du chef de famille. L'identité physique et lignagère du ci-devant maître de maison sera transmise de cette manière aux héritiers qui surgiront après lui dans l'*ostal*.

Ce chef de famille, en son activité vivante, nous l'avons dévisagé à son tour : rarement femelle, généralement mâle et paternel, il préside aux destinées d'un « groupe domestique » à base de couple nucléaire flanqué d'enfants. Le couple est lui-même environné, maintes fois, de quelques éléments épars (serviteur, servante, frères et sœurs célibataires, grand'mère veuve, et parfois couple d'ascendants). Ces éléments ressortissent, quant à eux, au type de la famille élargie, sans pour autant, sauf exception, fonder celle-ci dans sa plénitude. La *domus* est menacée à chaque génération, par les arrachages de dots, qui sont compensés, en principe, du fait de la dot qu'apporte la fille qui épouse le fils successeur. Si fils il y a.

La disposition matérielle et fondamentale de la *domus* comme nid d'habitat et comme centre d'exploitation agricole nous a momentanément retenus ; nous y avons fait le tour du propriétaire, depuis la cuisine ou *foganha*, « maison dans la maison », cœur et feu de l'*ostal*, jusqu'aux chambres ; et jusqu'aux étables et bergeries ; elles sont également utilisées, en hiver et par les temps de morbidité, comme chambres à coucher, quelquefois, pour les humains.

Pourtant, c'est à la « charge humaine » ou « charge d'âmes » de la maison que nous sommes revenus préférentiellement ; la *domus* se dilate ou se contracte au gré des variations chronologiques du cycle familial : en fonction de celles-ci, on embauche des domestiques agricoles quand les fils de la famille sont d'âge encore trop tendres pour tenir les mancherons de l'araire ; et on loue les bras et les services d'une servante, quand les filles de la maison, devenues grandes, commencent à quitter le toit familial ; et quand elles convolent dans une autre *domus*, sise à Montailou ou hors Montailou. La bonne marche de ce cycle implique, au minimum, un système à trois *domus*, ou davantage. Deux *domus* afin de permettre le mariage des jeunes gens : il se doit en effet, par définition, de n'être pas incestueux. Et une troisième *domus* : elle donne aux deux précédentes ou elle reçoit d'elles (selon les positions respectives des unes et des autres dans le cycle familial et dans l'échelle des fortunes), les jeunes bergers, les jeunes bouviers, les jeunes servantes. Plus tard, on récupérera tel pâtre plus âgé, pour en faire un gendre-héritier, en cas de besoin.

Moins essentielles, mais dignes d'intérêt, sont les structures complexes qui lient les *domus* entre elles ; ou avec leur amont chronologique. Je pense à la communauté villageoise, peu contraignante, et plutôt disloquée. Je pense aussi au lignage ou *genus* : il situe la *domus* dans la série des couples nucléaires qui l'ont précédée dans le siècle, le long de la file des ascendants. Je pense enfin à la *parentèle* qui unit deux *domus* ou davantage, dans l'intérieur du village et par-delà celui-ci, grâce aux relations de la consanguinité synchronique. Il convient également de mentionner les liens de voisinage, de fréquentation, d'amitié « *inter-domus* » ; et d'alliance par l'intermédiaire d'un mariage ; ainsi que les « contre-liens » d'inimitié ; ceux-ci peuvent aller jusqu'à la vendetta, du reste peu sanglante, contre la maison de l'ennemi. Les coups assésés par les Inquisiteurs ont souvent rompu les attaches pourtant solides et soigneusement conçues qu'avait préparées entre les familles l'alliance conjugale (voir les brouilles d'origine inquisitoriale qui ravagent l'amitié que se portaient jadis, des unes aux autres, les familles du village, pourtant regroupées par des noces habilement concoctées ; mais il en va des simples particuliers comme des rois. L'état de conflit guerrier dresse le gendre contre le beau-père, et elle peut brouiller entre eux les beaux-frères ou les cousins par alliance). En revanche, les mêmes matraquages, effectués par l'Eglise, ont resserré, en règle générale, la solidarité *interne* dans chaque maison. Les possibilités qu'offrent nos documents pour la recherche monographique nous ont permis enfin de descendre dans l'intimité fort peu cotonneuse, et parfois pittoresque, d'une maison dominante (celle des Clergue), et d'une maison de cultivateurs aisés (celle des Belot).

En dépit ou à cause de notre volonté monographique, Montaillo nous a mis sur la piste des réflexions, souvent diverses, qu'ont proposées les penseurs et les économistes qui se sont intéressés à ce qu'on pourrait appeler, avec Marshall Sahlins, le mode de production domestique. Il s'agit de donner en l'occurrence au mot « domestique » son sens étymologique, mieux conservé en anglais qu'en français : ce sens nous rapproche du mot *domus*. Marx parlait des systèmes d'économie ancienne (1), « où la totalité économique est au fond contenue dans chaque maison individuelle qui forme pour elle-même un centre autonome de production ». Mais l'auteur du *Capital*, en ce texte, se référait à des structures d'habitat dispersé, dont il pensait, à tort ou à raison, qu'elles avaient dominé dans la Germanie des grands ancêtres. Cette dispersion géographique impliquait des contraintes, ou plutôt des absences de contraintes ; entre les chefs de famille, chacun siégeant pour soi dans sa ferme ou dans sa maison isolée, la coopération était réduite à une sorte de

---

(1) GODELIER, *Anthropologie économique*, p. 14 (Godelier utilise le texte des *Grundrisse* de Marx, reproduit dans *Sur les sociétés précapitalistes*, Paris, Editions sociales, 1970, p. 180-226).

minimum. A Montailou, en revanche, l'habitat est regroupé, tassé même : la collaboration entre les *domus* s'organise donc sans difficulté — quoique modérément ; elle concerne le prêt mutuel des ustensiles et des outils, la mise en défens des prés, l'interdiction du passage dans les champs semés, l'usage informel d'une fontaine commune, etc.

Les idées de Karl Polanyi sont pour nous plus topiques encore. Elles s'inspirent de la théorie qu'a formulée Aristote après Hésiode, à propos de l'*oikos* (maison) et de l'*oikonomia* (« économie », c'est-à-dire, en l'occurrence, administration de la maison) ; elles sont au cœur de notre problématique montalonnaise : la *domus*, dans ce village (et ailleurs), constitue d'abord, on a trop tendance à l'oublier, un formidable réservoir de pouvoir et de contre-pouvoir. De quoi tenir tête, victorieusement, ou peu s'en faut, aux pouvoirs extérieurs et « englobants » : en temps « normal », ils sont assez peu contraignants (seigneurie et domination politique, exercées par le Comte de Foix) ; mais ils peuvent aussi devenir oppressifs et désagréables, en vertu d'une « exception », qui s'avère dominante pendant toute la période que j'envisage (cette « exception » chronologique dérive en effet des prétentions d'une Eglise qui se veut décimatrice, et de l'impérialisme d'une Inquisition qui devient totalitaire).

Economiquement, la *domus* est engagée dans les rapports plus « naturels » que monétaires, qu'elle noue avec d'autres *domus* et avec d'autres unités économiques : ceux-ci impliquent des actes de réciprocité et de symétrie (transhumance, troc, usage du moulin comtal) ; des actes de redistribution et de prélèvement autoritaires du surplus agricole, au profit d'un centre, qui en l'occurrence est politico-religieux (je pense au prélèvement de la dîme) ; la *domus* présente, bien sûr, des tendances très nettes à l'autarcie et à l'économie de subsistance ; je suis frappé à ce propos par le faible développement de la coopération intra-villageoise ou intra-montalonnaise entre les économies cellulaires des *domus*, et cela en dépit des formes groupées de l'habitat : l'atomisation domiciliaire des activités productives renforce dans ce village l'esprit de maison (particulariste) au détriment de « l'esprit de clocher » : le « campanilisme » aurait pu, lui, s'il avait été plus intense, exalter le sens civique de la communauté. Enfin la *domus* noue des contacts intermittents mais réels avec le marché : foire aux moutons, marché aux grains d'Ax-les-Thermes ou de Tarascon, etc. Sur ces marchés, pourtant, l'échange est facilement biaisé par des considérations non-monétaires, telles que l'appartenance à une foi commune. Une vendeuse de grain, hérétique, qui surfait le prix du blé à un tenant dévôt du dogme romain, dira simplement à celui-ci, en substance, pour justifier sa conduite : *je fais du bien surtout à ceux qui sont de la foi* (et donc pas à toi).

Plus généralement, le cas de Montailou, pour ce qu'on en connaît, représente une application des modèles qu'a proposés A.-V. Chayanov dans sa

*Théorie de l'économie paysanne.* Chayanov envisage le monde rural, quant à l'économie de la famille paysanne ; le point de vue en question s'avérant valable, pour presque tout l'Occident, pendant la période antérieure à Adam Smith. Dans ce type de société, si l'on en croit l'économiste russe, chaque *homo œconomicus* est l'organisateur d'une unité économique familiale, dans laquelle les salariés ne jouent qu'un rôle faible ou intermittent ; l'économie globale est formée par les interrelations de ces unités familiales. Les traits généraux de la *domus* du pays d'Aillon répondent aux caractères de ce système domestique, avec division du travail par sexe ; les femmes sont chargées du feu, du ménage, de la cuisine, du jardin, de « l'herbe », pour le bétail et pour la famille, et du portage de l'eau (1) ; quant aux mâles, ils assument la besogne des champs, des bois, des troupeaux, avec le secours intermittent d'un appoint de main-d'œuvre féminine, qui peut être migrante et saisonnière, ou locale et familiale. Bref, pour citer Rétif, orfèvre en la matière, la femme dans un tel système dispose des *détails intérieurs*, et l'homme des *affaires du dehors* (2). Dans cette perspective, on ne néglige pas la production des surplus pour le marché (moutons surtout, poules et œufs accessoirement) ; on s'oriente, avec prédilection, vers la subsistance, *grosso modo* satisfaisante (?) de la famille, plutôt que vers « la création de surplus accumulés » ; on vise « à la production des valeurs d'usage » (nourriture, vêtements) ; et non pas tellement à l'entassement de la monnaie, ou « à la reproduction élargie du capital agricole ». L'abondance ne figurant guère à l'ordre du jour, il devient possible, dans la foulée d'Aristote, de nier la rareté, ou de faire fi d'elle. En un tel système, les gens ne sont point *a priori* paresseux, mais les incitations au travail sont relativement modérées, puisque on n'est pas aiguillonné par les blandices du surplus, ni par les délices de l'accumulation sans cesse accrue du capital. La famille paysanne, dès lors qu'elle est suffisamment nombreuse, et munie de « grands jeunes gens » ou d'adultes travailleurs (fils pubères et filles nubiles : cas des Belot, des Maurs, des Maury, etc.), travaille donc en dessous de sa capacité ; elle vérifie la loi de Chayanov selon laquelle « l'intensité du travail dans un système de production domestique pour l'usage varie inversement avec la capacité de travail relative de l'unité de production ». Ou bien en termes simplifiés : plus il y a de personnes qui sont en état de travailler dans la famille, et moins il est nécessaire de travailler beaucoup, *individuellement* pour assurer le minimum de satisfactions considérées comme indispensables aux besoins collectifs de la *domus*. Le grand nombre des siestes, ou des moments qui

---

(1) « Herbe » au sens de « foin » pour le bétail, et au sens de « légumes » pour la famille.

(2) RETIF, *Les contemporaines*, vol. II, Paris (éd. « Les yeux ouverts »), 1962, p. 205 (« la femme du laboureur »).

sont passés à prendre le soleil, les très nombreuses allusions aux fêtes chômées, qui jalonnent le cycle calendaire et la commémoration des Saints, confirment ce refus d'un excès de travail. L'enfance, comme réservoir de main-d'œuvre, qui lui-même est générateur potentiel de loisir pour les décennies qui viendront, est au cœur de ce système domestique : il ne se prive donc pas d'entourer d'amour les jeunes enfants.

L'absence des surplus croissants rend d'autant plus difficile à supporter les faits usuraires, ou l'instauration d'une lourde dîme. Dans une société où tout le monde ou presque est plutôt pauvre, sans en être particulièrement conscient ni attristé, et où l'idéal de richesse croissante n'apparaît point sur la ligne d'horizon, on note la faible agressivité d'une classe spécifique de pauvres en tant que telle et d'un prolétariat sans terre. Car d'une façon générale, les pauvres sont une invention des riches, et ils ont besoin de ceux-ci pour exister. A Montaillou même, les garçons que guettent le paupérisme s'expatrient sans barguigner vers la civilisation des pâtres, masculine et célibataire. La non-séparation du paysan d'avec les moyens de production représente l'une des règles du système, assez bien observée à Montaillou : les hommes des *domus*, même peu aisés, possèdent, en plus de leur habitat, un coin de terre ; et les bergers désargentés, revenus au pays de l'âge mûr, sont les propriétaires de quelques dizaines de moutons.

Ce qui fait défaut, en ce pays montalonnais, c'est la vaste réserve seigneuriale ou grande propriété foncière, telle qu'on la rencontre en Ile-de-France ou parmi les Alpes du Sud. Dans ces conditions, le jeu politique (à ne pas confondre avec le jeu du pouvoir, qui englobe la politique dans un ensemble plus vaste) se joue, comme l'écrit Sahlins, « au-dessus des unités de production ». La structure sociale basée sur le granulé des *domus*, est, essentiellement, note encore Sahlins, anarchique. La paysannerie y fait vraiment penser, une fois n'est pas coutume, au sac de pommes de terre, dont parlait Marx. Le monde des *domus*, en dépit d'une forte unité familiale, se caractérise par un mode d'existence individuelle qui peut être solidaire, sale, triste, court, *solitary, nasty, brutish and short*. N'oublions pas la prégnance de la mortalité, les coups d'épidémie, de misère, de répression. Si l'on en croit Sahlins, le mode de production domestique favorise aussi les fortes querelles entre petites unités familiales ; c'est un mode de schismes, de fragilité segmentaire, de disputes énormes, de tendances centrifuges ; Hobbes parlait de la guerre de tous contre tous. Nous parlerons, avec Sahlins, de la guerre toujours possible de chaque famille contre chaque famille (guerre exacerbée bien sûr, par les intrusions de l'Inquisiteur et de ses agents, qui surgissent du monde du dehors). Le village de Montaillou (qui compte un quart de millier d'habitants) ne peut pas dans ces conditions dépasser un certain seuil de population ; ce dépassement serait en effet possible eu égard aux seules ressources naturelles, abondantes dans ces montagnes ; mais il exigerait, sur place, des

structures politiques plus sophistiquées. Le besoin d'une chefferie formelle ou informelle se fait quand même sentir à titre d'exigence minimale ; cette chefferie est incarnée à Montailou par la maison des Clergue : ces Messieurs s'arrangent en effet pour manipuler ou accaparer les postes d'autorité locale (cure, baylie, sinon consulat). La communauté fragile des *domus* ne saurait se passer de chefs afin de parer tant bien que mal les coups de bélier qu'assèment, de l'extérieur, les pouvoirs de l'Inquisition ; afin de contenir, aussi, les dissensions internes et les tendances centrifuges qui renaissent au sein du groupe communal. Montailou a donc son *leader*, Pierre Clergue, flanqué de son frère Bernard ; les villageois récompensent Pierre des services qu'il rend, grâce à la polygynie dont il est bénéficiaire : il assure pendant près d'une vingtaine d'années la relative sécurité de ses concitoyens ; en retour ceux-ci lui garantissent l'accès aux femmes, vers lesquelles vont ses désirs.

\*  
\*\*

Avec le monde des bergers, nous sommes, pour de bon, sortis de l'Univers cellulaire des *domus*. Jeunes célibataires, les pâtres filent vers les alpages, et vers la transhumance catalane ; voués au libre salariat, ils sont plus émancipés, plus « modernes », que ne le sont les hommes restés en *maison*, qui sont pourtant leurs semblables, leurs frères, leurs pères. Détachés des biens de ce monde, amoureux contraints mais non forcés de Dame Pauvreté, les bergers réussissent quand même, de temps à autre, à fausser compagnie à cette exigeante maîtresse. L'Inquisition, du fait des coups qu'elle porte à droite et à gauche, au Nord et au Sud, parvient à détacher, de ses bases arrière, ce groupe errant des pâtres ; elle lui confère, en la personne de Pierre Maury le Bon Pasteur, une autonomie fascinante. La *cabane*, moutonnière, s'oppose à la *domus* villagoise, comme l'amitié virile fait contraste avec l'intimité paroissiale, mère des rancœurs et des vendettas.

\*  
\*\*

En étudiant le geste, l'émotion, l'amour, nous avons retrouvé, dans une sympathique et modérée liberté des mœurs, les problèmes de la constitution du couple, qui lui-même assure, en chaque étape générationnelle, la reproduction sociale (et biologique) de la *domus*. Les enfants, héritiers présomptifs et main-d'œuvre prospective, nous ont donné quelques impressions inattendues :



ils sont plus comblés d'amour, sans cajoleries inutiles, que ne le veulent les théories classiques sur l'indifférence à l'enfance, si populaires chez les historiens.

Surgissent ensuite les problèmes de la mort, celle-ci constituant par-delà mariage et naissance, l'ultime volet de notre démographie montalonnaise. Le décès, et l'attente du décès, font émerger ce qui va constituer, outre maison, l'autre pôle essentiel des motivations de nos villageois. Après le pays de par deçà, constellé des *domus* familiaires, apparaît l'au-delà, qui pose l'angoissant problème de l'errance et du salut de l'âme, outre-mort. Après *domus*, *salus*.

En ce qui concerne la culture, notre enquête souligne le rôle minuscule, et pourtant catalytique, que joue le livre, au point de départ de l'aventure décès, et l'attente du décès, font émerger ce qui va constituer, outre maison, mission culturelle se fait cependant, pour l'essentiel, hors du livre. Elle s'opère par la *domus* et par la veillée d'abord ; ou, tout simplement, au cours des entretiens qui rassemblent plusieurs individus, en station assise, au coin d'un feu de cuisine ou de cabane.

En l'absence de confréries (probablement faudrait-il descendre dans le bas pays ou dans les villes pour en rencontrer quelques-unes), s'imposent les groupements informels des hommes (qui palabrent et qui décident), des femmes (qui bavardent et qui renseignent), des jeunes (qui jouent leurs jeux, dans la pénombre et dans l'arrière-plan). Ces groupements représentent les instances du fait de la sociabilité, telle qu'elle se noue au-dessus du réseau des *domus*, ou par-delà celui-ci. La sociabilité globale et totale (hommes, femmes et jeunes) se révèle, en principe, lors de la messe et de l'après-messe du dimanche. Mais le village mis en cause n'est pas rassemblé par des forces de cohésion bien solides ; il est écartelé entre ses deux tendances, minoritaire et majoritaire, catholicisante et catharisante. Il est bien loin de former une communauté organique ou *Gemeinschaft*. Il demeure au stade d'une sorte de collectivité mécanique ou *Gesellschaft*. Il est tiraillé à hue et à dia entre les deux clans ou partis qui se déchirent entre eux, et qui déchirent Montaiou ; ces deux cliques s'agrègent à tour de rôle un nombre plus ou moins élevé de *domus*. Le groupe Clergue et le groupe Azéma forment en quelque manière, selon une terminologie qu'on rencontrera en notre temps dans la Haute-Ariège, le « Parti » et le « Contre-parti ». Ils s'affublent l'un et l'autre de dénominations religieuses, qui sont prétextes changeants, et qui sont conséquences ou étiquettes échangeables, autant que motivations fondamentales : la marchandise couvre le pavillon. Ces deux groupes sont influencés, sans plus, par la stratification socio-économique, qui superpose quelques *domus* relativement riches aux maisons moyennes et pauvres, éventuellement dénuées d'attelages de labour.



L'étude des cadres vides de l'expérience (*espace et temps*) met en valeur le caractère religieux du temps proche ou du temps lointain ; et la minceur, pour ne pas dire plus, du temps proprement historique. La connaissance de celui-ci, en ce qui concerne le *genus* (lignage passé) par opposition à la *domus* (famille actuelle) ne dépasse guère deux, trois ou quatre générations. L'espace se définit d'abord par les cercles concentriques qui bâtissent les références de l'individu : *corpus, domus, locus, pagus*. Corps, maison, village, pays. Le « pays » en l'occurrence, c'est le Sabarthès ou haut Comté de Foix : il constitue pour nos Montalionais, par delà leur communauté locale de personnages mal s'aimant et mal aimés, le groupe d'appartenance plus étendu, et vécu comme tel, en soi et pour soi. A tous les niveaux, le corps humain et la *domus*, en tant qu'unités de base, persistent à fournir la mesure temporelle et spatiale du monde. Et qu'est-ce que la *domus* par rapport au corps, sinon ce que la molécule est à l'atome ?

Il faudrait considérer aussi, en conclusion de notre analyse « spatiale », la façon dont se place la *domus*, au centre d'un cadre que dessinent les dimensions verticale et horizontale.

Envisagé sans romantisme et sans anachronisme, le sentiment de la nature, chez nos villageois, se laisse envahir par la conscience du destin, qui exprime la liaison du microcosme au macrocosme. Une monographie des attitudes vis-à-vis des animaux, insultantes, amicales ou neutres, a été réalisée : elle délimite les césures grâce auxquelles la famille humaine se différencie des bêtes domestiques les plus proches, englobées symboliquement dans le tabou de l'inceste ; grâce auxquelles elle se différencie également, à plus longue distance, de la faune dangereuse ou répugnante, qui forme, par delà les animaux de la domesticité bienveillante ou neutraliste, le troisième cercle de la réputation insultante.

Notre enquête a porté ensuite sur la morale sociale et politique, sur les attitudes vis-à-vis de ce-qui-se-fait-ou-ne-se-fait-pas, et sur l'idéal, plus ou moins partagé, de la pauvreté : nous en sommes restés en ces domaines aux valeurs peu contestables de la *domus*, de la non-accumulation et du *voisinage* ; celui-ci fonctionnant comme dispensateur de l'estime et du mépris. A défaut d'avoir toujours le sens du péché, les gens du Sabarthès connaissent quand il le faut, les sentiments de la honte et de l'honneur.

Une brève inspection des valeurs religieuses et mythiques nous a mis, de nouveau, sur la piste de ce mouton à cinq pattes ou à cinq pieds qu'est la culture populaire : un pied dans la foi romaine ; un autre dans l'albigéisme ; un troisième encore dans une sorte de matérialisme ou de naturalisme paysan, que j'ai qualifié, faute d'un meilleur terme, de spinozisme sauvage ; et les

deux derniers dans le folklore. Dans tous les cas, l'Au-delà commande (1). Cet Au-delà est folklorisé par les uns ; nié par les autres ; anticipé, selon des modalités différentes, par les catholiques ou par les cathares. L'évocation du « Double » fantômatique et quasi corporel, qui erre sans maison après la mort, aiguillonne les Montalionais et les habitants du Sabarthès, qui se lancent à la recherche des solutions, souvent variées : solution « horizontale » des revenants terrestres du folklore. Solution verticale, que fournit l'au-delà céleste des religions révélées. Conciliation enfin, réalisée par le Catharisme : il insiste, horizontalement, sur la métempsychose dans les bêtes et dans les hommes ; verticalement, sur l'Au-delà terminal, qui se définit comme un Au-dessus. Le salut demeure pour beaucoup la suprême pensée : *tout ce que je sais de Dieu*, déclare un villageois du Sabarthès, *c'est qu'il a été fait pour nous sauver*. La Divinité, naïvement, est conçue, par anthropocentrisme, comme ordonnée au sauvetage de l'âme de l'individu. En honorant Dieu, l'homme aboutit donc à s'aimer lui-même en sa maison puis hors d'elle, dans une impérissable durée. Aime-toi, le ciel t'aimera.

La *domus* en ce monde et le Paradis dans l'autre, tel serait donc en toute simplification l'idéal vécu de Montailhou. Cet idéal constitue, dans le respect d'un naturalisme anthropocentrique, une sorte d'humanisme à la puissance deux. Humanisme que n'altère pas encore la fascination du cadavre décomposé...

Ces deux éléments, terrestre et céleste, domiciliaire et paradisiaque, en deça et au-delà, peuvent entrer en contradiction, voire en collision. Si l'on est hérétique, par exemple, il est difficile de tenir les deux bouts de la chaîne, et de conserver la *domus* tout en obtenant le salut. On doit se résigner à perdre l'une pour acquérir l'autre.

Pourtant les tentatives de conciliation, voire de synthèse entre la *domus* et l'au-delà ne font pas défaut : dans une époque fort postérieure à celle que j'envisage dans ce livre, on verra, lors du Carnaval, les revenants revenir masqués, sous les auspices du groupe des jeunes, pour prendre des nourritures dans les maisons. Déguisés parfois en « demoiselles », selon les exigences

---

(1) Si l'importance de la *domus* dans la mentalité de nos Montalionais est incontestable, celle de l'Au-delà peut paraître soulignée (artificiellement) par la nature même de notre document (inquisitorial et ecclésial). A cette objection, je rétorquerai ceci : que si la mentalité paysanne, relativement aux questions religieuses, était bien ce qu'on a quelquefois dit qu'elle était, fortement tournée vers les soucis d'une religion agraire et fertilisatrice, alors notre source si pointilleuse et si exhaustive quant à toutes les déviations possibles vis-à-vis du christianisme officiel, n'aurait pas manqué de noter cette orientation hétérodoxe, avec sa tonalité particulière. Mais justement ! Notre source souligne que dans la religion (ou l'a-religion) villageoise, qui de toute manière forme l'un des pôles de la culture rurale, tout tourne autour de l'Au-delà, décrit de différentes manières, ou quelquefois nié.

d'une inversion saisonnière. On passera donc, au fil des inversions de toute espèce, de la vie à la mort, et réciproquement de la mort à la vie. Mais bien avant l'ultime et vaste réveil des pensées contestataires et folkloriques (qui s'exprimera par la « guerre des masques » ou *guerre des demoiselles* dans l'Ariège du XIX<sup>e</sup> siècle), la visite régulière des morts fantomatisés, jusqu'à leur ancienne maison toujours vivante, était expressément prévue par les révélations d'Arnaud Gélis. La paysanne Rixende Cortil, elle, établissait un lien explicite entre la fertilité de la terre vive, et le salut de l'âme des morts, assuré par les Bonshommes. L'un n'allait pas sans l'autre. Autres indications, convergentes : le Paradis de la foi romaine a des allures de vaste *domus* ; quant à la demeure céleste prévue par l'albigéisme, toutes les âmes qui pourront y résider s'y aimeront comme frères et sœurs, comme parents et enfants d'une même famille. Un Inquisiteur a même pu se demander, sans recevoir de réponse, si les bergers de Montaillou ne croyaient pas à la possibilité d'un grand cycle d'éternel retour entre les minuscules maisons d'ici-bas, et la vaste maisonnée du haut du ciel. Les Inquisiteurs pour frapper doublement détruisaient du reste la demeure villageoise du coupable ; et, s'il était décédé, sa sépulture ; ceci afin de le priver aussi du repos dans l'au-delà.

\*  
\*\*

Une appréciation d'ensemble, quant au système bipolaire qui sévit de la sorte à Montaillou, ne peut que mettre l'accent sur ses remarquables facultés de reproduction, d'implantation, d'environnement solide dans la terre du Sabarthès. Que passent en effet deux tiers de siècle. Nous sommes en 1390 ; la dure répression qui s'était abattue sur le village entre 1308 et 1325 s'atténuera probablement par la suite, pour finalement disparaître ; mais il y aura encore quelques épisodes carnassiers, sévères ou cruels : en 1348, interviendra la peste noire (dont nous ignorons l'impact — peut-être faible ? — dans la Haute-Ariège) ; et puis ce seront d'autres pestes ; et les ravages des routiers, des guerriers... En 1390, Montaillou ne comptera plus que 23 feux, soit la moitié, grosso modo, du chiffre des années 1300-1320. Rude saignée... Même décimées, les familles majeures ne sont pourtant pas déracinées ; en dépit de l'Inquisition, puis des épidémies, et des guerres. Les habitants de Montaillou en 1390 s'appellent Benet, Clergue, Maurs, Ferrier, Baille, Fort, Azéma, Pourcel, Rives, Authié, Argelliers. Tous descendent des familles du début du siècle pourtant éprouvées ou matraquées. Un seul nom est peut-être (?) nouveau. Les *domus* ont donc tenu bon. L'immigration vers cette haute montagne, peu attractive, n'est pas venue les adultérer. Montaillou persistera tel qu'en lui-même ; pendant les années 1970, il y aura encore un Clergue, sur place, mentionné dans l'annuaire du téléphone. Après beaucoup d'autres Clergue...

La carrière de ce village s'échelonne ainsi sans Histoire, mais non sans histoires, depuis sa fondation (aux temps carolingiens ?) jusqu'à notre époque ; l'abandon des sols de montagne menace aujourd'hui la stabilité d'un vieil habitat, que n'avaient pu anéantir ni la répression pour cause idéologique, ni les microbes des contagions meurtrières. La culture montalonnaise était orientée, on l'a vu, vers la reproduction simple, vers la conservation de soi-même, et vers la perpétuation des *domus* en ce bas monde. Le seul élément de « croissance » que cette communauté parvenait d'aventure à souligner, vers 1305, n'avait rien à voir avec l'économie ; il avait trait à l'au-delà de la mort, et à une certaine transcendance spirituelle, centrée localement sur le Paradis des Albigeois : ceux-ci étaient chrétiens déviés, biaisés, tordus, à force d'être exacerbés dans leur foi de « Bons Chrétiens », si particulière.

Mais Montaillou, odieusement opprimé par les policiers consciencieux de 1320, c'est aussi beaucoup plus, beaucoup mieux qu'une déviance passagère et courageuse. Montaillou, c'est le tremblement de la vie, restituée par un texte exemplaire et répressif qui constitue, en langue latine, l'un des monuments de la littérature occitane. Montaillou, c'est la chaleur charnelle de l'*ostal*, et c'est la promesse cyclique d'un au-delà paysan. L'un dans l'autre. L'un portant l'autre.